

DOSSIER PEDAGOGIQUE

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

(XXI^{ème} s.)

*Une version libre du roman de Jules Verne
Compagnie Roseland Musical (Barcelone)*

Vendredi 5 mai à 14h30

Séance scolaire - Durée 55 minutes

A partir de 7 ans

Théâtre Jean-Claude Carrière

Entrée nord du domaine d'O / Tram L1-arrêt Malbosc
178 rue de la carrièrassse - 34080 Montpellier

Un spectacle visuel et innovant, librement inspiré d'une des œuvres les plus célèbres du père de la science-fiction et des romans d'aventures. Les danseurs interagissent entre deux écrans vidéo avec des êtres virtuels et des images en mouvement pour nous donner l'illusion d'un merveilleux voyage fantastique.



flying@Franc Aleu

Domaine d'O / Contacts Service Educatif

Jessica Ramassamy, enseignante missionnée Spectacle Vivant / jramassamy@domaine-do-34.eu

Valérie Picq, responsable des relations publiques / vpicq@domaine-do-34.eu

06 74 63 44 32 / 04 67 67 31 22

L'équipe artistique et technique

Mise en scène et création vidéo **Franc Aleu**
Danseurs : **Amanda Rubio, Marcos Elvira et Cristina Miralles**
Chorégraphie **Anna Planas**
Dramaturgie **Manuel Veiga**
Création des vidéos **Franc Aleu et Martina Ampuero**
Lumières **Gonzalo Colosía**
Technicien de la vidéo **Jordi Pont**
Costumes **Patra Ariño et Roseland Musical**

Production **Roseland Musical**
Coproduction GREC 2015 Festival de Barcelona et Sant Andreu Teatre SAT
Avec la collaboration de Teatro Atrium de Viladecans.
Merci à Block Audiovisuales, Dr. Flo (Genio) y Rachida Aharrat (bailarina de danza árabe).
La Compagnie est subventionnée par le Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya, l'INAEM Ministerio de Cultura et l'Institut Ramon LLull

Synopsis

"Voyage au centre de la terre" est une version libre du roman écrit en 1864 par Jules Verne, auteur considéré comme étant le père de la science-fiction et des romans d'aventures.

Jules Verne avait prédit avec une grande précision, dès le XIX^{ème} siècle, l'apparition de nombreuses machines liées aux avancées technologiques du XX^{ème} siècle comme l'hélicoptère, le sous-marin et les engins spatiaux.

La compagnie catalane Roseland Musical replace l'intrigue au XXI^{ème} siècle.

Deux sœurs très différentes, Eva et Ava, décident de suivre les traces d'un de leurs ancêtres et d'aller en Islande. Là-bas, elles rencontrent le guide Hans. Débute alors un voyage au centre de la terre. Un voyage intérieur où les personnages vont découvrir des créatures et des paysages incroyables, mais aussi les restes que l'humanité a laissés derrière elle.

La Compagnie

Depuis plus de 30 ans, la compagnie de danse Roseland Musical est spécialisée dans la création et la production de spectacles destinés au jeune public et aux familles. Elle est pionnière en catalogne dans la création de spectacles pour les enfants.

L'artiste Franc Aleu, dont les créations visuelles ont captivé le public sur les grandes scènes internationales telles que El Gran Teatre del Liceu de Barcelone, La Scala de Milan, La Monnaie à Bruxelles, le Teatro Colon de Buenos Aires, Florence Maggio et Taschenoper Wiener à Vienne, a entrepris cette production après le succès du spectacle précédent "Pinocchio".

La rencontre entre la danse de Roseland et les créations audiovisuelles de Franc Aleu ont trouvé chez cet auteur visionnaire un large éventail de possibilités créatives.

La compagnie a pour objectif d'initier les enfants à la culture théâtrale à travers la danse, la musique, le texte, et de stimuler leur sensibilité.

En 2006, Roseland a créé un nouveau centre de production de spectacles pour enfants, un espace d'art ouvert à de jeunes artistes afin de promouvoir la création artistique en Espagne.

En 2007, la compagnie a reçu le Prix National de la Culture (catégorie Danse) devenant la première compagnie de danse pour enfants à recevoir ce prix.

Quelques images (trailer)

<https://www.youtube.com/watch?v=ERFmNnSjAyQ>

Quelques pistes pédagogiques

La mise en scène se compose de deux écrans, un écran à l'arrière de la scène et un écran frontal presque transparent (tulle). Sur les deux écrans des personnages virtuels sont projetés, la transition des images et des personnages de l'un à l'autre écran crée un environnement 3D qui enveloppe les interprètes.

A l'aide des images suivantes, les élèves peuvent être amenés à formuler des hypothèses quant au contenu ou la forme du spectacle.



Préparer les élèves avant la représentation

Devenir spectateur

Il s'agit de préparer l'enfant à être spectateur ainsi qu'au contenu du spectacle afin de mieux sensibiliser les élèves à une représentation théâtrale. Vous pouvez, par exemple, tenter d'élaborer avec les élèves la charte du spectateur.

La charte du spectacle vivant – (exemples)

- Parce qu'il permet à chacun de vivre des émotions
- Parce qu'il aigüise les perceptions et nourrit l'imaginaire
- Parce qu'il aide à élaborer un jugement personnel
- Parce qu'il rassemble et suscite l'échange
- Parce qu'il est un moment de plaisir et de partage
- Parce qu'il offre un regard décalé sur le monde et sur nous-mêmes
- Parce qu'il est à la fois voyage individuel et vécu collectif

Il est important de rappeler aux élèves quelques principes de base :

- Installation silencieuse
- Passage par le « noir » avant le début de la représentation
- Non-intervention du spectateur
- Impossibilité de « zapper », de sortir de la salle au cours de la représentation, de manger...
- Non autorisation d'échanger entre les spectateurs avant la fin de la représentation.
- Sur la scène, les artistes entendent tout ce qui se passe dans la salle. Les spectateurs n'en ont pas toujours conscience. Les bavardages et interventions peuvent gêner considérablement le travail artistique et peuvent mettre le spectacle en péril.

Il est cependant naturel de réagir et de s'exprimer (rires, étonnement, applaudissements ou refus d'applaudissements...)

L'enseignant doit aider l'élève à prendre conscience que le spectacle n'est pas le lieu du vrai, mais celui de l'illusion et de la convention, que les artistes exercent un métier qui nécessite travail, rigueur, exigence, formation. et respect.

Les adultes doivent s'éparpiller au milieu des enfants, afin d'être réellement spectateurs comme eux, et d'assurer une fonction rassurante pour les plus petits. Cela devrait également favoriser la discrétion des éventuelles interventions en cours de représentation et les bavardages intempestifs.

Les représentations commencent à l'heure. Pour ne pas retarder l'heure de la représentation, il est impératif que les classes arrivent au plus tard 20 minutes avant le début de celle-ci.

Attention, le domaine d'O est grand, en 1^{ère} page, vous trouvez toutes les indications pour l'accès !

Bon spectacle à tous !

Après la représentation

Les élèves peuvent restituer leur ressenti face à l'aspect innovant du spectacle qui mêle supports vidéo, musique, danse. Ils peuvent aussi être amenés à s'interroger sur la pertinence du projet de la compagnie Roseland Musical :

- En quoi la musique et l'interaction des danseurs avec des images virtuelles nous permettent-elles de plonger de manière originale dans l'œuvre de Jules Verne ?
- En quoi nous amènent-elles à voyager autrement ?

Pour aller plus loin...

Jules Verne

Jules Verne est né le 8 février 1828. Son père souhaite en faire un juriste qui prendra sa succession, mais à la fin de ses études de droit Jules Verne préfère le recueillement des bibliothèques. Il les fréquente avec assiduité, dévorant les ouvrages d'explorateurs et ceux qui abordent les innovations scientifiques.

Il écrit ses premières nouvelles à partir de 1850, dont "**Les Pailles rompues**" qu'Alexandre Dumas monte dans son théâtre. Le succès vient en 1862 avec la publication de "**Cinq semaines en ballon**" (chez l'éditeur Pierre-Jules Hetzel), le premier des *Voyages extraordinaires*. Jules Verne s'installe à Amiens, la ville de son épouse, à partir de 1872 et il en deviendra conseiller municipal en 1888. Les livres se succèdent, reprenant les inventions de l'époque ou à venir, mises au service de nobles causes portées par des personnages aussi originaux qu'attachants, comme Phileas Fogg (**Le tour du monde en quatre-vingts jours**), le capitaine Nemo (**Vingt mille lieux sous les mers**) ou Michel Strogoff. Certains sont inspirés des connaissances de Jules Verne, comme le photographe et aéronaute Nadar qui sert de modèle pour créer le rôle de Michel Ardan ("**De la Terre à la Lune**" et "**Autour de la Lune**").

Le voilier qu'il achète en 1870 devient son cabinet de travail et lui permet de naviguer une quinzaine d'années dans l'Atlantique et la Méditerranée. Jules Verne est un visionnaire, qui imagine bien avant l'heure les voyages spatiaux et sous-marins. Pendant quarante ans il rédigea 64 volumes de ses *Voyages extraordinaires* qui ont fait à ce jour l'objet de plus de 4000 traductions dans le monde entier, le plaçant juste derrière Agatha Christie. Le succès lui vaut aussi quelques soucis : son neveu Gaston venu lui réclamer de l'argent lui tire dessus au pistolet en 1886, le rendant définitivement boiteux. Atteint de cataracte et de diabète, Jules Verne meurt le 24 mars 1905 à Amiens. Cent ans plus tard, 2005 était déclarée "Année Jules Verne".



Voyage au centre de la Terre, 1864, chap XXX

Dans la petite maison du vieux quartier de Hambourg où Axel, jeune homme assez timoré, travaille avec son oncle, l'irascible professeur Lidenbrock, géologue et minéralogiste, l'ordre des choses est soudain bouleversé. Dans un vieux manuscrit, Lidenbrock trouve un cryptogramme. Arne Saknussemm, célèbre savant islandais du xvie siècle, y révèle que par la cheminée du cratère du Sneffels, volcan éteint d'Islande, il a pénétré jusqu'au centre de la Terre !

Lidenbrock s'enflamme aussitôt et part avec Axel pour l'Islande où, accompagnés du guide Hans, aussi flegmatique que son maître est bouillant, ils s'engouffrent dans les mystérieuses profondeurs du volcan...

XXX

D'abord je ne vis rien. Mes yeux, déshabitués de la lumière, se fermèrent brusquement. Lorsque je pus les rouvrir, je demeurai encore plus stupéfait qu'émerveillé.

« La mer ! m'écriai-je.

— Oui, répondit mon oncle, la mer Lidenbrock ; et, j'aime à le penser, aucun navigateur ne me disputera l'honneur de l'avoir découverte et le droit de la nommer de mon nom ! »

Une vaste nappe d'eau, le commencement d'un lac ou d'un océan, s'étendait au delà des limites de la vue. Le rivage, largement échancré, offrait aux dernières ondulations des vagues un sable fin, doré et parsemé de ces petits coquillages où vécut les premiers êtres de la création. Les flots s'y brisaient avec ce murmure sonore particulier aux milieux clos et immenses. Une légère écume s'envolait au souffle d'un vent modéré, et quelques embruns m'arrivaient au visage. Sur cette grève légèrement inclinée, à cent toises environ de là lisière des vagues, venaient mourir les contreforts de rochers énormes qui montaient en s'évasant à une incommensurable hauteur. Quelques-uns, déchirant le rivage de leur arête aiguë, formaient des caps et des promontoires rongés par la dent du ressac. Plus loin, l'œil suivait leur masse nettement profilée sur les fonds brumeux de l'horizon.



C'était un océan véritable, avec le contour capricieux des rivages terrestres, mais désert et d'un aspect effroyablement sauvage.

Si mes regards pouvaient se promener au loin sur cette mer, c'est qu'une lumière « spéciale » en éclairait les moindres détails. Non pas la lumière du soleil avec ses faisceaux éclatants et l'irradiation splendide de ses rayons, ni la lueur pâle et vague de l'astre des nuits, qui n'est qu'une réflexion sans chaleur. Non. Le pouvoir éclairant de cette lumière, sa diffusion tremblante, sa blancheur claire et sèche, le peu d'élévation de sa température, son éclat supérieur en réalité à celui de la lune, accusaient évidemment une origine purement électrique. C'était comme une aurore boréale, un phénomène cosmique continu, qui remplissait cette caverne capable de contenir un océan.

La voûte suspendue au-dessus de ma tête, le ciel, si l'on veut, semblait fait de grands nuages, vapeurs mobiles et changeantes, qui, par l'effet de la condensation, devaient, à de certains jours, se résoudre en pluies torrentielles. J'aurais cru que, sous une pression aussi forte de l'atmosphère, l'évaporation de l'eau ne pouvait se produire, et cependant, par une raison physique qui m'échappait, il y avait de larges nuées étendues dans l'air. Mais alors « il faisait beau ». Les nappes électriques produisaient d'étonnants jeux de lumière sur les nuages très-élevés. Des ombres vives se dessinaient à leurs volutes inférieures, et souvent, entre deux couches disjointes, un rayon se glissait jusqu'à nous avec une remarquable intensité. Mais, en somme, ce n'était pas le soleil, puisque la chaleur manquait à sa lumière. L'effet en était triste et souverainement mélancolique. Au lieu d'un firmament brillant d'étoiles, je sentais par-dessus ces nuages une voûte de granit qui m'écrasait de tout son poids, et cet espace n'eût pas suffi, tout immense qu'il fût, à la promenade du moins ambitieux des satellites.

Je me souvins alors de cette théorie d'un capitaine anglais qui assimilait la terre à une vaste sphère creuse, à l'intérieur de laquelle l'air se maintenait lumineux par suite de sa pression, tandis que deux astres, Pluton et Proserpine, y traçaient leurs mystérieuses orbites. Aurait-il dit vrai ?

Nous étions réellement emprisonnés dans une énorme excavation. Sa largeur, on ne pouvait la juger, puisque le rivage allait s'élargissant à perte de vue, ni sa longueur, car le regard était bientôt arrêté par une ligne d'horizon un peu indécise. Quant à sa hauteur, elle devait dépasser plusieurs lieues. Où cette voûte s'appuyait-elle sur ses contre-forts de granit, l'œil ne pouvait l'apercevoir ; mais il y avait tel nuage suspendu dans l'atmosphère, dont l'élévation devait être estimée à deux mille toises, altitude supérieure à celle des vapeurs terrestres, et due sans doute à la densité considérable de l'air.

Le mot « caverne » ne rend évidemment pas ma pensée pour peindre cet immense milieu. Mais les mots de la langue humaine ne peuvent suffire à qui se hasarde dans les abîmes du globe.

Je ne savais pas, d'ailleurs, par quel fait géologique expliquer l'existence d'une pareille excavation. Le refroidissement du globe avait-il donc pu la produire ? Je connaissais bien, par les récits des voyageurs, certaines cavernes célèbres, mais aucune ne présentait de telles dimensions.

Si la grotte de Guachara, en Colombie, visitée par M. de Humboldt, n'avait pas livré le secret de sa profondeur au savant qui la reconnut sur un espace de deux mille cinq cents pieds, elle ne s'étendait vraisemblablement pas beaucoup au delà. L'immense caverne du Mammoth, dans le Kentucky, offrait bien des proportions gigantesques, puisque sa voûte s'élevait à cinq cents pieds au-dessus d'un lac insondable, et que des voyageurs la parcoururent pendant plus de dix lieues sans en rencontrer la fin. Mais qu'étaient ces cavités auprès de celle que j'admirais alors, avec son ciel de vapeurs, ses irradiations électriques et une vaste mer renfermée dans ses flancs ? Mon imagination se sentait impuissante devant cette immensité.

Toutes ces merveilles, je les contempiais en silence. Les paroles me manquaient pour rendre mes sensations. Je croyais assister, dans quelque planète lointaine, Uranus ou Neptune, à des phénomènes dont ma nature « terrestre » n'avait pas conscience. À des sensations nouvelles il fallait des mots nouveaux, et mon imagination ne me les fournissait pas. Je regardais, je pensais, j'admirais avec une stupéfaction mêlée d'une certaine quantité d'effroi.

L'imprévu de ce spectacle avait rappelé sur mon visage les couleurs de la santé ; j'étais en train de me traiter par l'étonnement et d'opérer ma guérison au moyen de cette nouvelle thérapeutique ; d'ailleurs la vivacité d'un air très dense me ranimait, en fournissant plus d'oxygène à mes poumons.

On concevra sans peine qu'après un emprisonnement de quarante-sept jours dans une étroite galerie, c'était une jouissance infinie que d'aspirer cette brise chargée d'humides émanations salines. Aussi n'eus-je point à me repentir d'avoir quitté ma grotte obscure. Mon oncle, déjà fait à ces merveilles, ne s'étonnait plus.

« Te sens-tu la force de te promener un peu ? me demanda-t-il.

— Oui, certes, répondis-je, et rien ne me sera plus agréable.

— Eh bien, prends mon bras, Axel, et suivons les sinuosités du rivage. »

J'acceptai avec empressement, et nous commençâmes à côtoyer cet océan nouveau. Sur la gauche, des rochers abrupts, grimpés les uns sur les autres, formaient un entassement titanesque d'un prodigieux effet. Sur leurs flancs se déroulaient d'innombrables cascades, qui s'en allaient en nappes limpides et retentissantes. Quelques légères vapeurs, sautant d'un roc à l'autre, marquaient la place des sources chaudes, et des ruisseaux coulaient doucement vers le bassin commun, en cherchant dans les pentes l'occasion de murmurer plus agréablement.

Parmi ces ruisseaux je reconnus notre fidèle compagnon de route, le Hans-bach, qui venait se perdre tranquillement dans la mer, comme s'il n'eût jamais fait autre chose depuis le commencement du monde.

« Il nous manquera désormais, dis-je avec un soupir.

— Bah ! répondit le professeur, lui ou un autre, qu'importe ? »

Je trouvai la réponse un peu ingrate.

Mais en ce moment mon attention fut attirée par un spectacle inattendu. À cinq cents pas, au détour d'un haut promontoire, une forêt haute, touffue, épaisse, apparut à nos yeux. Elle était faite d'arbres de moyenne grandeur, taillés en parasols réguliers, à contours nets et géométriques ; les courants de l'atmosphère ne semblaient pas avoir prise sur leur feuillage, et, au milieu des souffles, ils demeuraient immobiles comme un massif de cèdres pétrifiés.

Je hâtai le pas. Je ne pouvais mettre un nom à ces essences singulières. Ne faisaient-elles point partie des deux cent mille espèces végétales connues jusqu'alors, et fallait-il leur accorder une place spéciale dans la flore des végétations lacustres ? Non. Quand nous arrivâmes sous leur ombrage, ma surprise ne fut plus que de l'admiration.

En effet, je me trouvais en présence de produits de la terre, mais taillés sur un patron gigantesque. Mon oncle les appela immédiatement de leur nom.

« Ce n'est qu'une forêt de champignons, » dit-il.

Et il ne se trompait pas. Que l'on juge du développement acquis par ces plantes chères aux milieux chauds et humides. Je savais que le « *Lycoperdon giganteum* » atteint, suivant Bulliard, huit à neuf pieds de circonférence ; mais il s'agissait ici de champignons blancs, hauts de trente à quarante pieds, avec une calotte d'un diamètre égal. Ils étaient là par milliers ; la lumière ne parvenait pas à percer leur épais ombrage, et une obscurité complète régnait sous ces dômes juxtaposés comme les toits ronds d'une cité africaine.



Cependant je voulus pénétrer plus avant. Un froid mortel descendait de ces voûtes charnues. Pendant une demi-heure, nous errâmes dans ces humides ténèbres, et ce fut avec un véritable sentiment de bien-être que je retrouvai les bords de la mer.

Mais la végétation de cette contrée souterraine ne s'en tenait pas à ces champignons. Plus loin s'élevaient par groupes un grand nombre d'autres arbres au feuillage décoloré. Ils étaient faciles à reconnaître ; c'étaient les humbles arbustes de la terre, avec des dimensions phénoménales, des lycopodes hauts de cent pieds, des sigillaires géantes, des fougères arborescentes, grandes comme les sapins des hautes latitudes, des lepidodendrons à tiges cylindriques bifurquées, terminées par de longues feuilles et hérissées de poils rudes comme de monstrueuses plantes grasses.

« Étonnant, magnifique, splendide ! s'écria mon oncle. Voilà toute la flore de la seconde époque du monde, de l'époque de transition. Voilà ces humbles plantes de nos jardins qui se faisaient arbres aux premiers siècles du globe ! Regarde, Axel, admire ! Jamais botaniste ne s'est trouvé à pareille fête !

— Vous avez raison, mon oncle. La Providence semble avoir voulu conserver dans cette serre immense ces plantes antédiluviennes que la sagacité des savants a reconstruites avec tant de bonheur.

— Tu dis bien, mon garçon, c'est une serre ; mais tu dirais mieux encore en ajoutant que c'est peut-être une ménagerie.

— Une ménagerie !

— Oui, sans doute. Vois cette poussière que nous foulons aux pieds, ces ossements épars sur le sol.

— Des ossements ! m'écriai-je. Oui, des ossements d'animaux antédiluviens ! »

Je m'étais précipité sur ces débris séculaires faits d'une substance minérale indestructible^[1]. Je mettais sans hésiter un nom à ces os gigantesques qui ressemblaient à des troncs d'arbres desséchés.

« Voilà la mâchoire inférieure du Mastodonte, disais-je ; voilà les molaires du dinotherium, voilà un fémur qui ne peut avoir appartenu qu'au plus grand de ces animaux, au mégatherium. Oui, c'est bien une ménagerie, car ces ossements n'ont certainement pas été transportés jusqu'ici par un cataclysme. Les animaux auxquels ils appartiennent ont vécu sur les rivages de cette mer souterraine, à l'ombre de ces plantes arborescentes. Tenez, j'aperçois des squelettes entiers. Et cependant...

— Cependant ? dit mon oncle.

— Je ne comprends pas la présence de pareils quadrupèdes dans cette caverne de granit.

— Pourquoi ?

— Parce que la vie animale n'a existé sur la terre qu'aux périodes secondaires, lorsque le terrain sédimentaire a été formé par les alluvions, et a remplacé les roches incandescentes de l'époque primitive.

— Eh bien ! Axel, il y a une réponse bien simple à faire à ton objection, c'est que ce terrain-ci est un terrain sédimentaire.

— Comment ! à une pareille profondeur au-dessous de la surface de la terre !

— Sans doute, et ce fait peut s'expliquer géologiquement. À une certaine époque, la terre n'était formée que d'une écorce élastique, soumise à des mouvements alternatifs de haut et de bas, en vertu des lois de l'attraction. Il est probable que des affaissements du sol se sont produits, et qu'une partie des terrains sédimentaires a été entraînée au fond des gouffres subitement ouverts.

— Cela doit être. Mais, si des animaux antédiluviens ont vécu dans ces régions souterraines, qui nous dit que l'un de ces monstres n'erre pas encore au milieu de ces forêts sombres ou derrière ces rocs escarpés ? »

À cette idée j'interrogeai, non sans effroi, les divers points de l'horizon ; mais aucun être vivant n'apparaissait sur ces rivages déserts.

J'étais un peu fatigué. J'allai m'asseoir alors à l'extrémité d'un promontoire au pied duquel les flots venaient se briser avec fracas. De là mon regard embrassait toute cette baie formée par une échancrure de la côte. Au fond, un petit port s'y trouvait ménagé entre les roches pyramidales. Ses eaux calmes dormaient à l'abri du vent. Un brick et deux ou trois goëlettes auraient pu y mouiller à l'aise. Je m'attendais presque à voir quelque navire sortant toutes voiles dehors et prenant le large sous la brise du sud.

Mais cette illusion se dissipa rapidement. Nous étions bien les seules créatures vivantes de ce monde souterrain. Par certaines accalmies du vent, un silence plus profond que les silences du désert, descendait sur les rocs arides et pesait à la surface de l'océan. Je cherchais alors à percer les brumes lointaines, à déchirer ce rideau jeté sur le fond mystérieux de l'horizon. Quelles demandes se pressaient sur mes lèvres ? Où finissait cette mer ? Où conduisait-elle ? Pourrions-nous jamais en reconnaître les rivages opposés ?

Mon oncle n'en doutait pas, pour son compte. Moi, je le désirais et je le craignais à la fois.

Après une heure passée dans la contemplation de ce merveilleux spectacle, nous reprîmes le chemin de la grève pour regagner la grotte, et ce fut sous l'empire des plus étranges pensées que je m'endormis d'un profond sommeil.

1. Phosphate de chaux.